

téraire d'un des plus grands génies des temps modernes, l'homme qui pendant ses heures de loisirs a trouvé moyen, comme historien, poète, romancier, de composer deux cents volumes.

WALTER SCOTT, SHERIF DE SELKIRKSHIRE, GREFFIER DES SESSIONS.

« Walter Scott naquit à Edimbourg, le 15 août 1771. Son père, homme de robe, d'une probité antique était un de ces avoués que les Ecossais désignent comme *Writers to the Signet*. Du côté paternel, il descendait des Scott de Harden, une branche de la puissante et illustre famille de Buccleugh. Sa mère, Ann Rutherford, était fille du Dr. John Rutherford, un des professeurs de médecine de l'Université d'Edimbourg. Walter était un des plus jeunes fils d'une famille de douze enfants. L'enfance de Scott s'écoula partie à Edimbourg, partie à Smallhelm Strange, la métairie de son aïeul paternel dans la vallée de la Tweed. Il passa une courte partie de ses jeunes années à Bath, en Angleterre et à Prestonpans. A l'âge de huit ans, il entra au *High School* de sa ville natale, où il se fit remarquer moins par ses études, que par son aptitude comme raconteur : ses petits amis le surnommèrent, à cause de ses étranges récits, *Du Scotus*. En 1783, il fut transféré à l'Université d'Edimbourg où il se livra à des lectures variées et assez étendues ; mais une indisposition qui le rendit boiteux, lui fit interrompre le cours de ses études. A l'âge de quinze ans, il fut admis comme étudiant dans le bureau de son père—six ans plus tard, après des études assidues, il subit l'examen ordinaire et devint membre du Barreau d'Edimbourg.

L'historien Prescott, dans sa jolie esquisse du grand romancier, se complait à faire remarquer—que la muse de Scott se faisait entendre en 1790, pour la première fois, au moment où le poète national Burns disparaissait de la scène, « comme si la nature désirait que la chaîne d'inspiration poétique ne fut pas interrompue. » Les *Burger Ballads*, *Le ore* et le *Wid Huntsman*, datent de cette année, qui avec ses parfums de poésie, lui donnait aussi, dans un chagrin d'amour, une assez amère déception dont on trouve le récit dans sa correspondance semée çà et là dans sa biographie par Lockart. Le découragement fut de courte durée et sa fermeté d'âme le put bientôt rendre à son ancienne gaieté. Scott à cette époque avait déjà visité un grand nombre de localités et de ruines célèbres dans les annales de l'Ecosse. Il existait dans le voisinage de la capitale peu d'anciennes abbayes, de vieux châteaux, où l'enthousiaste jeune avocat n'eût été en pèlerinage avec ses amis, Shortreed, Adam Ferguson, son frère John ; ces scènes, ces ravissants paysages des Highlands, vous les trouverez plus tard, avec leur brillante encadrement dans ces poèmes suaves : *Lady of the Lake*, *Marmion*, *Bridal of Tiermain*, *Rokely*, ou dans ses immortels romans historiques.

C'est pendant le cours d'une expédition à Gilsland, qu'il fit rencontre pour la première fois de la femme admirable qui devait partager trente années de sa brillante carrière : Charlotte-Marguerite Charpentier, fille de Jean Charpentier, de Lyon, France. M. Charpentier, féffé royaliste, avait le titre d'Ecuyer du Roi avant la Révolution. Jean Charpentier, avait épousé Charlotte Volère ; la mort l'ayant moissonné au commencement de la Révolution, au moment où il venait de placer £4,000 en hypothèque sur les fonds anglais et sur les domaines de lord Downshire, qui avait pendant son séjour en France fait la connaissance des Charpentier, Madame Charpentier avec son fils Charles et sa fille Charlotte-Marguerite, tous deux élevés dans la Religion Réformée, passèrent en Angleterre et trouvèrent un protecteur puissant dans l'ancien ami de leur famille, le marquis de Downshire. Madame Charpentier expira peu de temps après son arrivée à Londres, et le marquis de Downshire devint le tuteur et le protecteur des deux orphelins ; Charles, par la protection du noble Lord fut nommé à une charge dans les Bureaux de la Compagnie des Indes et ce fut pendant une courte excursion à Gilsland, près Carlisle, avec la famille du Marquis, que Mlle Charpentier dans une course à cheval fit la rencontre de l'illustre poète, son futur mari. Mlle Charpentier, qui, à son arrivée sur le sol anglais, changea son nom français en celui de Carpenter, (car les horreurs de '93 avaient rendu odieux en Angleterre tout ce qui était Français) sans être d'une beauté ravissante, avait, avec l'éclat de la première jeunesse, beaucoup de distinction dans ses manières, une taille séduisante, un beau teint olive, des yeux perçants, une chevelure épaisse et noire comme la nuit.

Le soir du jour où Scott avait rencontré la belle inconnue, il y avait bal. Scott, alors officier dans les volontaires d'Edimbourg, et portant lestement son costume de capitaine, se fit introduire à la jolie française ; son compagnon Ferguson en fit autant ; Scott fut si enchanté de l'élégante française qu'il lui fit assidûment la cour : après plusieurs lettres et pourparlers échangés, on faisait la noce le 24 décembre 1797, à Edimbourg, où il séjourna jusqu'en 1798, pour se fixer alors dans un charmant cottage, à Lasswade, et les courses d'antiquaires continuèrent leur train. Ce fut le 16 décembre 1799, que le jeune avocat acceptait la charge de sheriff de Selkirkshire, salaire : £400, avec le privilège de pratiquer comme avocat. Nous croyons devoir signaler divers incidents de sa carrière professionnelle avant d'entamer sa vie littéraire proprement dite. Sa clientèle ne semble pas avoir rapidement augmenté ; il trouvait néanmoins le temps de remplir ses devoirs comme officier actif de cavalerie, littérateur fécond et correspondant infatigable, collaborateur des *Reviews*, avocat pratiquant et sheriff de Selkirkshire ; son épouse lui apportait à peu près £200 de rente. Le gouvernement l'ayant obligé de se rapprocher du chef-lieu où se tenait son bureau, en 1804, il disait adieu à Lasswade et achetait des héritiers du Col. Russell, un beau petit domaine nommé la *Ferme d'Ashestiel*, sur la Tweed : *Waverley*, *The Lady of the Lake*, *Marmion*, ont entouré Ashestiel d'une auréole lumineuse et l'ont rendu un terrain classique. Il venait d'hériter de son oncle, le capitaine Robert Scott, de Rosebank qu'il vendit dans le cours de l'année 1805 pour £5,000, de sorte que son revenu professionnel, littéraire et autre était alors de £1,000 à peu près, au rapport de Lockart.

En 1806, il obtenait, par l'influence de son ami et son protecteur Lord Melville, l'office de « greffier des sessions, » ce qui ajouta £800, plus tard £1,300 à ses autres émoluments, mais, étant nommé comme adjoint à son ancien ami George Home, il ne put toucher ce salaire qu'en 1811, et cette charge le continua de l'occuper jusqu'en 1830.

Le 24 octobre 1799, Madame Scott donna naissance à une fille, Charlotte-Sophie, plus tard Madame Lockart ; celle de ses quatre enfants qui, par le génie, ressemblait le plus à son père.

Walter, qui hérita du titre, naquit en 1801 : il mourut en 1847.

On était en 1805 : la rivalité entre la France et l'Angleterre était à son comble dans le Royaume Uni.

Les Français, disait-on, devaient faire une descente sur les côtes de l'Ecosse. Scott, qui avait toujours pris une part fort active dans les événements du jour, montrait comme capitaine de cavalerie volontaire, une activité incessante. Malgré ses occupations variées, il ne manquait pas un seul exercice militaire et se présentait, quel jour que ce soit, avec sa robe d'avocat ou de greffier par dessus son uniforme qu'il n'avait pas eu le temps de changer.

Depuis assez longtemps, il faisait nombre d'expéditions dans les montagnes d'Ecosse, avec son ami Skène, pour y recueillir les vieilles ballades et traditions militaires. Tel fut l'origine du *Border Minstrelsy*. Le peuple qui l'aimait, le surnommait *Le Sheriff*, et sa réputation comme poète et littérateur commençait à s'étendre au delà des confins de l'Ecosse.

Ce qui distinguait Scott, à part son rare talent, ce fut une puissance de travail illimitée, et une mémoire prodigieuse. On rapporte à ce sujet qu'un de ses amis ayant perdu le MS. d'un poème assez long, qu'il avait lu une fois seulement au poète, se désolait de cette perte, pour lui irréparable, disait-il. « Assieds-toi là, mon ami, lui dit Scott, « je puis te répéter de mémoire tout ton poème et tu le copieras. » Ce qui fut fait. Choyé du barreau et des salons, plein de bienveillance et de saillies, Scott, était l'âme de l'organisation militaire à laquelle il appartenait. L'auteur de *Waverley*, avait un goût prononcé pour les plantations d'arbres, même avant d'avoir fondé et planté les bocages d'Abbotsford. D'une haute stature, il était doué d'une grande force musculaire ; il prenait beaucoup d'exercice en plein air, à cheval, aimait la chasse, la pêche, l'équitation. Ses chiens ont été immortalisés par le pinceau des premiers artistes de l'Angleterre. Le portrait de Scott à Abbotsford, contient celui de son énorme chien. Qui a oublié *Marda—Camp—Wolfe* et autres superbes espèces de la race canine—ses constants compagnons à Abbotsford. Etait-ce dans ses exercices en plein air, que cette puissante organisation se retrempeait pour teinter des travaux littéraires d'une étendue si incroyable ?

En 1811, quand Scott prenait possession du site, où plus tard devait s'élever son magnifique château féodal le colosse était dans la plénitude de son génie. O Abbotsford ! quelle féerie vision tu évoques et quel lugubre drame tu nous prépares !

J. M. LeMOINE.

Sillery, près Québec, Nov. 1872.

(A continuer.)

PROPHETIES DE NAPOLEON SUR LE ROI DE ROME.

(Dix-neuvième siècle.)

Le roi de Rome, disait l'empereur, serait l'homme des peuples, il serait celui de l'Italie ; aussi la politique autrichienne le tuera, peut-être pas sous son grand-père, qui est un honnête homme, mais qui ne vivra pas toujours. Ou bien encore si les mœurs de nos jours n'admettent pas un tel attentat, alors ils essaieront d'abrutir ses facultés, ils l'hébétéront ; et si enfin il échappait à l'assassinat physique et à l'assassinat moral : si sa mère et la nature venaient à le sauver de tous ces dangers, alors !... alors !... a-t-il répété plusieurs fois comme en cherchant, alors !... comme alors !... car qui peut assigner les destinées d'aucun ici-bas ?—*Mémoires de Sainte-Hélène*, t. II, page 34.

Napoléon s'était si peu trompé en disant qu'on essaierait d'abrutir les facultés du roi de Rome, et on lui avait si bien faussé l'esprit, que voici, ce qu'en confirmation de ses pressentiments à ce sujet, on lit dans un livre qu'on ne taxera pas de partialité pour lui, et qui a pour titre : *Le duc de Reichstadt*, par M. de Montbel, ancien ministre de Charles X. Paris, 1836, page 186.

« La révolution de 1830 émut fortement l'imagination du duc de Reichstadt, et fit naître dans son esprit une agitation, une fermentation, des pensées qu'il lui était difficile de maîtriser. Au moment où la nouvelle récente et confuse des événements de Paris laissait encore du doute dans leur résultat et permettait de croire à la possibilité d'une lutte, son premier mouvement fut de dire avec vivacité : « Je voudrais que l'empereur me permit de marcher avec ses troupes au secours du roi Charles X. »

« Je tiens, dit l'auteur, ces renseignements de deux personnes en relation directe avec le prince : toutes deux dans une position sociale très-élevée, néanmoins professant des sentiments politiques absolument opposés.

« Mais (ajoute encore l'auteur), dans sa position et à l'âge du duc de Reichstadt, ses idées à cet égard ne pouvaient avoir beaucoup de constance ; elles variaient et se succédaient avec une rapidité qui lui causait à la fois de la tristesse et de la fatigue. »

Ce qui prouvera surabondamment que le duc de Reichstadt n'avait pas renoncé à l'idée de régner un jour sur les Français, c'est le passage suivant de la page 188 du même volume, où on lit :

« C'est surtout dans ses confidences intimes qu'on peut apercevoir la trace de l'inquiétude morale qui agitaient alors le duc de Reichstadt, et que devaient augmenter les démarches dont il fut l'objet. A cet égard, je prends le récit de M. de Prokerch :

« A mon retour de mes voyages, me dit-il (1), je trouvai le duc de Reichstadt triste, pensif, préoccupé ; la révolution de France venait d'éclater, et avec elle la pensée de nouvelles guerres. Le jeune prince jugeait l'état des choses avec un véritable discernement, et il me fit part de sa conviction, que désormais la France allait être soumise à des oscillations continuelles qui agiraient fortement sur l'Europe entière. Dès son arrivée à Vienne, me dit-il, le général Belliard a demandé à me voir ; on a éladé sa requête, et l'on a agi sagement : que pouvait avoir à faire avec moi l'ambassadeur extraordinaire de Louis-Philippe ? Voulait-il me demander mon adhésion à ce qui vient de se passer en France ? »

« Je m'efforçai de ramener cette imagination active vers les travaux utiles qui pouvaient à la fois la calmer et lui donner une direction avantageuse (1). Il suivait mes conseils ; nous lisions, nous écrivions ensemble, Son voyage à Presbourg, pour le couronnement du roi de Hongrie, interrompit quelque temps nos relations, qui se renouvelèrent à son retour. »

(1) C'est M. Prokerch qui parle.

(*) On voulait donner une direction avantageuse à celui pour lequel on refusait un trône comme celui de France!!!

MORT D'ALEXANDRE, EMPEREUR DE RUSSIE

(Dix-neuvième siècle.)

Ou sait qu'Alexandre, empereur de Russie, est mort à Tangarock, le 1er décembre 1825. Peu d'instants avant d'expirer, dans un moment d'exaltation mentale, il dit au docteur Wytie, son médecin : « Mon ami, quelle épouvantable action ! » Cet état dura une demi-minute ; il regarda ensuite le docteur avec un œil effrayant, et qui lui parut l'effet du délire. L'empereur semblait depuis quelque temps avoir pressenti sa fin prochaine. La veille de son départ pour la Crimée, il écrivit à l'impératrice sa mère, il était quatre heures de l'après-midi. L'horizon s'étant obscurci tout à coup par un nuage extrêmement épais, Alexandre ordonna à Pëodorow, son valet de chambre, de lui apporter de la lumière ; ce qu'il fit. Peu de temps après, le soleil ayant reparu dans tout son éclat, le valet de chambre d manda s'il fallait emporter les lumières. « Eh ! pourquoi ? » lui dit l'empereur. — « Est-ce que chez nous autres Russes, répondit le valet de chambre, on regarde comme de mauvais augure d'écrire à la lumière pendant qu'il fait jour. — Qu'est-ce qu'on en conclut ? » Le valet de chambre hésitant : — « Dis-moi la vérité, continue l'empereur ; tu veux sûrement dire qu'en voyant ici de la lumière, les paysans croient qu'il s'y trouve un mort ? — Oui, sire. — Eh bien, emporte les lumières. »

Dès la première soirée après son retour à Tangarock, l'empereur se souvint de cette conversation avec son valet de chambre : aussitôt qu'il l'aperçut, il lui dit : « Pëodorow, les lumières que je t'ordonnai d'enlever de mon bureau ne sortent point de ma mémoire ; elles annoncent ma mort, et elles brûleront pour moi. — *Lanterne magique.* »

RÉCIT DU MÊME ÉVÉNEMENT.

Quelque temps avant la mort de l'empereur Alexandre, les médecins décidèrent qu'un voyage était nécessaire à sa santé, et il se laissa conduire en Crimée. Dans son déconfortement habituel, il écrivit ses dernières volontés, régla l'ordre de succession à la couronne et transféra les droits du grand duc Constantin au grand duc Nicolas, leur frère.

Les tristes présages s'ajoutaient aux tristes pressentiments de l'empereur. Quand sa voiture eut franchi les barrières de Saint-Petersbourg, il la fit arrêter, et, se levant, il se tint debout pendant un quart d'heure pour contempler la ville qu'il ne devait plus revoir. La veille, il avait voulu écrire une lettre à sa mère, et comme le temps était devenu sombre, il avait demandé deux bougies. Le brouillard à peine dissipé, le valet de chambre vint reprendre les flambeaux. « Pourquoi les emporter si vite ? » lui demanda l'empereur. Et le valet de chambre lui avoua en hésitant qu'écrire le jour à la lumière passait pour porter malheur, et qu'une chambre ainsi éclairée ressemblait à une chambre mortuaire.

Cet incident ne sortit pas de la pensée d'Alexandre. Un autre jour il écrivit encore à sa mère et demanda une bougie pour cacheter sa lettre. Quand il eut terminé : « Pëodor, dit-il à son valet de chambre, tu avais raison, les bougies portent malheur. Emporte celle-ci, on pourrait la prendre pour un cierge. »

Dans la nuit qui suivit cette conversation, à deux heures du matin, deux étoiles, qui brillaient au-dessus du palais de l'empereur, se rapprochèrent tout d'un coup et revinrent ensuite à leur place. Ce phénomène se renouvela trois fois. A la troisième, une des étoiles devint un globe lumineux, qui, grandissant à vue d'œil, enveloppa l'autre de son disque. Alors le globe tomba droit au-dessous de l'horizon, et la petite étoile disparut avec lui. Aussitôt après le ciel noircit comme un voile de grêpe, et quelques instants encore après, la couleur du crépe se changea en celle de sang.

On expliqua ainsi ce signe funèbre : les deux étoiles sont le czar et la czarine, dont la Russie portera bientôt le deuil ; mais le czar en mourant léguera à la Russie de sanglantes funérailles.

La prophétie se trouva cruellement justifiée. Alexandre n'avait plus que cinq jours à vivre, et on sait qu'une révolution éclata à l'avènement de son successeur, l'empereur Nicolas.

LA COQUETTE.

(TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.)

Il est peu de gens qui n'aspirent à la meilleure estime de leurs voisins. Nous ne serons donc point taxé de libelle, si nous affirmons que l'admiration est douce au cœur des femmes. Prenez la jeune campagnarde dans la fleur de sa naïveté, et faites-lui entendre les lourds compliments de quelque garçon rustique ; de suite vous la voyez rougir de plaisir, le sang palpite dans ses veines, et, à dater de ce moment, un nouveau monde s'ouvre devant elle. Sa force s'est en quelque sorte affirmée, et un sincère hommage a été rendu à sa beauté et à sa puissance de fascination ; et quelles que soient son innocence et son ingénuité, il y a cent à parier qu'elle s'exercera à développer avec soins ces facultés qui lui rapportent un si joli bénéfice en jouissances d'amour-propre. Dans la nature même des choses il en doit être ainsi. La vie serait un fardeau intolérable si nous ne sentions que notre existence est jusqu'à un certain point nécessaire à quelqu'un—que nous exerçons une certaine influence, pour le bien ou pour le mal, sur d'autres personnes. En adressant un compliment à une femme, un homme rend témoignage de cette influence ou de ce pouvoir, et cela suffirait à lui apprendre, si elle ne le savait déjà, que si lui est une unité dans le vaste univers, elle à son tour est loin d'être un zéro.

L'on sait qu'il y a des filles de village qui tourmentent de pauvres garçons de la manière la plus cruelle, qui jouent avec eux comme le chat avec la souris, et qui finalement les jettent de côté. L'on sait de même que leurs sœurs plus habiles et plus expérimentées, qui ont été bercées dans le giron de la société, dès le jour de leur naissance, agissent avec non moins de scélératesse.

Mais il n'y a rien là qui doive nous étonner. Il y a peu de sphères ouvertes aux femmes ordinaires. Elles ne peuvent pas toutes acquérir la célébrité soit comme auteurs soit comme peintres ; et il y a, quant à présent, un préjugé déraisonnable dans l'esprit de beaucoup de gens contre leur apparition en public. Le seul parti à adopter pour la majorité d'entre elles, qui sont d'une intelligence ordinaire ou la supériorité n'a nulle part mis son signe, est de rester tranquillement à la maison jusqu'à ce que la chance leur amène celui qui devra leur enseigner la vie. Il ne leur est point permis de rechercher la notoriété—ou, en d'autres termes, l'admiration, ce point vers lequel gravite tout un chacun, à l'exception des mâles et fortes natures ; et cependant il leur faut un champ où exercer ce pou-